

Aatt enen tionon, pièce culte de Boris Charmatz

Mettre en scène. La pièce du chorégraphe rennais, créée en 1996, met en scène trois danseurs, partiellement nus, évoluant verticalement sur une structure métallique.



La pièce « Aatt enen tionon » est jouée pendant trois jours au TNB.

Retour à Rennes

Voici une pièce culte, signée Boris Charmatz, qui revient à Rennes. Créée en 1996, *Aatt enen tionon* est jouée au TNB, dès ce soir et pendant trois jours, dans le cadre de Mettre en scène. Elle avait déjà été présentée dans ce même festival en 2000, salle de la Cité.

« C'est la première pièce que j'ai signée seul, explique le chorégraphe. Je ne l'ai jamais totalement laissée tomber, en la jouant peut-être plus de 100 fois, aux quatre coins du monde : Japon, Brésil, Chili... »

Qu'est ce qu'on y voit ?

Trois danseurs sont superposés sur une étroite structure métallique à trois niveaux. Isolés et solitaires, portant seulement un t-shirt, Boris Charmatz, Matthieu Burner et Olga Dukhovnaya interprètent la chorégraphie. « C'est une pièce qui se lit verticalement, faite d'une série de coupures. »

Sur une musique de PJ Harvey, elle ne cesse d'évoquer le lien et la séparation. « C'est en quelque sorte une manière de mettre en valeur la communauté des gens qui n'ont pas de communauté », témoigne l'artiste.

Le public interpellé ?

Autour de la structure métallique, le



Boris Charmatz a créé « Aatt enen tionon » en 1996.

public est amené à circuler. Pas facile de lire la pièce de haut en bas, alors que les yeux ont tendance à osciller de gauche à droite. « Le public se demandera qui on regarde ? Comment on regarde ? » commente Boris Charmatz.

Et il n'y a pas vraiment de réponses à ces questions. Certains vont se mouvoir autour de la structure. D'autres préféreront s'arrêter à un endroit. « Le public fait, quoi qu'il en soit, partie de l'œuvre globale, avec une vraie relation qui se crée. »

Une pièce engagée ?

Dès l'origine, cette pièce radicale suscite de nombreuses interprétations. Dans des cages de 2 mètres sur 2, le corps du danseur manque de liberté pour danser. « Certains y ont vu une métaphore du sida et d'une sexualité empêchée. D'autres imaginaient la structure comme un HLM. Des sujets particulièrement d'actualité dans les années 1990 » témoigne Boris Charmatz.

Toujours est-il que chaque danseur

est l'otage de sa plate-forme, la partition chorégraphique est précise et crue, voire « brute et rude », selon les mots du chorégraphe.

Toujours dans la modernité ?

Créé il y a près de vingt ans, *Aatt enen tionon* garde une certaine modernité. Et les interprétations aujourd'hui auront changé. Pour Boris Charmatz, la jouer « c'est comme d'enfiler un vieux jean ». Confortable

et rassurant.

Son œuvre a beaucoup évolué depuis, mais il y a toujours des gestes de cette pièce fondatrice qui reviennent dans ses créations plus récentes.

Marine LATHUILLIÈRE.

Jusqu'au samedi 21 novembre, salle Serreau, au TNB. Pour public averti.

À voir également cette semaine

Dernière semaine du festival Mettre en scène, avec *Constellations*, spectacle des élèves sortant de l'école du TNB (fac Pasteur) ; *Le Cirque poussière*, qui a posé son chapiteau aux Hautes Ourmes ; *Huynh/Keravec*, rencontre entre la danse contemporaine et la cornemuse (Triangle) ; *Suite N°2*, l'encyclopédie de la parole de Joris Lacoste (Aire Libre, Saint-Jacques) ; *Aurora*, du chorégraphe et performeur italien Alessandro Sciaroni (Salle Gabily), qui s'est intéressé

au goalball, sport paralympique, qui mixte handball et football, pratiqué par les aveugles et malvoyants, et *Timon/Titus* du jeune collectif O'So, autour du thème de la dette qui a reçu le prix du jury et celui du public au festival Impatience 2015.

Quant à l'étonnante exposition immersive *R3m³*, imaginée par Thomas Jolly, le metteur en scène de *Richard III*, elle est proposée dans le quartier de Bréquigny, place Albert-Bayet, jusqu'à samedi.